

Sévice public.

Barbouze et madone des sleepings ? S'offrir un voyage de noces, un orient express privatisé ? Sur le même quai, en face de mon train, les bagages appartenaient nécessairement à un couple neuf, alliances rutilantes, un couple de ma génération : ça me donnait presque envie de changer de destination, pour les accompagner, les troubler, les désunir. Mais là, soudain, dehors... trop de mièvrerie : fils et fille à papas, bises, larmes, rituels. Je me suis laissé partir, j'ai laissé mon cynisme à quai.

J'avais chaussé des lunettes noires parce que ce train du retour, au crépuscule, traverse les plaines sans feuillage. Le soleil en profite, il plante ses rayons dans les wagons. La lumière hachée par les poteaux caténaux mitraille les voyageurs qui larmoient.

J'étais seul, place 33, côté couloir, là où les tablettes se déplient pour desservir quatre sièges. 33, comme mon âge. La voiture tout entière était vide. La tiédeur propice.

J'ai fermé les paupières.

Le haut-parleur a grésillé : *« Aujourd'hui, voiture 17, place 33, côté couloir, vous êtes l'émissaire »*

Elle caresse le velours de son col. Le cuir noir glisse entre ses cuisses. Elle ouvre et ferme le ciseau de ses jambes, le pantalon plisse un peu, libère l'acide lactique qui fourmillait dans son mollet. Elle se lève. Son écharpe de soie fageye. Elle ressemble à ma sœur, tanguée, à cause des secousses des roues sur les joints de rails, avance entre les sièges du Corail. Son sac en bandoulière oscille sous son bras gauche. Elle se penche vers moi, me giflé et crie.

« Et l'air ? Qu'as-tu fait de l'air ? Les bornes automatiques mesurent, les filtres des cheminées piègent, mais pour les hectares de parking, les champs d'ordures et les boues d'épuration, quelles solutions as-tu choisies ? Et l'eau ? Et le sol ? »

L'adolescent, juste en face de moi, pourrait être mon frère. Il a étalé ses jeux électroniques, pousse à travers eux le fil rouge d'un diabolo, saute à mon cou, me noue la cordelette écarlate autour de la gorge et répète : *« et mes parents ? Mes parents sur l'autoroute ? Écrasés entre deux camions, parce qu'ils portaient secours à un ivrogne ? Tu me les rends ? Dis, tu me les rends ? »*

L'aïeule n'est pas ma grand-mère, bien que...

Elle a ôté le peigne qui retenait la composition des tresses blanches au-dessus de sa nuque, s'assied près de moi, écarte les pans de ma veste et ma cravate et plante les dents de l'objet presque sur mon cœur. Elle lacère ma chemise, ma peau. Elle pleure : *« Je voulais danser, chanter, tenir dans la main les téléspectateurs d'après le journal, tenir, tenir jusqu'à la douleur, sur les gradins, le souffle retenu des spectateurs, je voulais tirer des litres de larmes et des heures de fous-rires de tous les visages qui me croisent et se détournent. Rends moi la beauté qui m'était due, rends moi le temps que vaisselles, langes et cartables m'ont pris, rends moi ma destinée de femme libre. Reprends ce vieillard qui ne crève pas, qui pèse dans ma vie, dans mon lit, jette le dans l'histoire d'une autre pour qu'il la batte, pour qu'il la dévore d'amour, inflige le à une autre qui n'aura d'autre choix que cette présence mâle. Trop mal... »*

Devant le vieillard qui n'a rien entendu de ce qui le concerne, parce qu'il ronfle, un prêtre, comme celui de mon premier mariage, se lève, vacille un peu, dans une courbe. Il se saisit du crucifix pendu à la cordelette de son cou, frappe mon front, juste au-dessus de la monture.

« A quoi penses-tu donc ? On te donne nos désirs de richesses, de concupiscence, de pouvoir, on te donne nos haines, nos pulsions, et l'on reste, seul, seul en ce bas monde pour répandre ta bonne parole !

Tu es muet, aveugle, sourd, tu nous laisses haranguer des églises vides et des villes goguenardes, ça t'est bien égal.

On fait tout à ta place, on fait tout mal d'ailleurs, à rebours du monde. On crie : « prospérez, prospérez ! » aux sauvages des terres lointaines. Quand ils sont des milliards à crever de faim derrière les barbelés de nos frontières, on les regarde mourir à la télévision, avec de beaux sermons en chair et des quêtes ridicules.

On crie « faites l'amour », en ton nom, oui. Et ils le font, sans préservatif. En ton nom ! Et sur chaque continent, on s'entretue. En ton nom. Parce que tu es muet, sourd, aveugle et qu'on doit se creuser les méninges pour t'inventer. Rends nous notre libre-arbitre, laisse nous jouer avec nos peurs du néant, nos délires. Garde ta morale de troupeau. Laisse-moi être un homme. »

Ils se sont tous rassis à leur place. Le contrôleur passe et me lance sa pince dans le ventre, comme autrefois mon père me lançait le ballon pour me donner le goût du sport : *« tu*

n'as rien composté, bien sûr, tu nous truandes toujours. Tu nous promets la lune et tu autorises les étoiles jaunes dans les bétailières, tu nous promets le Paradis, mais ils sont tous artificiels, avec des seringues dans les WC, des pétards dans les poches, des tags sur les murs des gares et des bancs sur les quais où les clochards de ton monde sont interdits de boisson. Tu nous soûles, à la fin, tu ressembles à ces technocrates qui prétendent faire du service public avec des fonctionnaires virtuels et des robots au rabais. Toutes tes recettes sont des impostures, tu dérailles depuis le début, depuis la Genèse du chemin d'enfer ! »

Il s'éloigne, apaisé, comme les autres.

Le chariot de restauration rapide s'est arrêté à ma hauteur. Le jeune serveur, que j'aurai pu croiser dans les salles d'attente glauques des nuits de correspondance, pendant mon service militaire, m'a versé tout le contenu des cafetières brûlantes sur la main : *« ça ne te dérange pas que, depuis cinq ans, je me soigne pour le SIDA, ça ne te dérange pas que je sois totalement décrit, inventorié, classé, fiché, répertorié par des sigles, des initiales, des majuscules, alors que je suis le plus minuscule de leur souci, à toutes tes ouailles égoïstes : CES, TUC, SMIC, ANPE, RMI ? C'est de l'hébreu, forcément, pour toi.*

Toi qui es le Verbe, moi ...je suis le sujet, le sujet de toutes les optimisations, restructurations, modernisations, informatisations, nom de nom de ...

Mais la bouffe ! La bouffe ! Tu as bien donné du Pain et du Vin, tu es bien le fruit des entrailles, non ?

Tu as servi, toi aussi et tu me laisses distribuer mes saletés rances sous plastique ? Tu as fais toute une Cène, mais saine, elle ne l'est pas, la nourriture terrestre, et tu ne fais rien, comme d'habitude ! »

Le chariot brinquebale en franchissant la porte vitrée coulissante.

Une petite fille s'avance, comme celle que j'aurais aimée, si je n'avais pas divorcé. Elle m'effleure la main : *« Tu as mal ? »*

Je ne réponds pas, bien sûr. Sa maman qui la pousse devant elle, la sermonne : *« Ne t'occupe pas de lui, il est coupable, aujourd'hui. Je te l'ai déjà expliqué. Depuis que les vaches ont des griffes et des canines, depuis que les bébés sont triés en éprouvette, depuis qu'on choisit le président d'Amérique en jouant au loto, depuis que les Chinois mangent des pizzas, depuis que les codes-barres tatoués sur nos épaules sont dans le grand ordinateur central, chaque jour, dans chaque train qui circule du laboratoire à la mangeoire, de la mangeoire au dortoir et du dortoir au laboratoire chaque jour, je te l'ai expliqué, il y a un*

bouc émissaire, quelqu'un choisi tout exprès. On ne t'apprend donc rien à l'école-dressoir ? »

La petite fille, honteuse, baisse la tête, poursuit sa déambulation hésitante, puis se ravise, échappe au poing serré de sa mère, se penche sur mon accoudoir : « *Dis, dis, Monsieur, si tu es Dieu, aujourd'hui, dis-moi si ça sert à quelque chose de rêver ?* »

L'infirmier a crié : « Ça y est, on le perd ! »

Tous les visages, penchés sur moi.

Ils ont du monter pendant que je dormais.

A moins qu'ils n'aient afflué des wagons voisins. Pendant l'agression ? Plutôt après...

Je les ai tous déjà vus, c'est certain, mais... quand ?

Ils ne sourient pas, pourtant je suis paisible.

Juste avant le terminus, le serveur, qui a poussé son chariot sur mes lunettes tombées sur la moquette, a signalé mon regard fixe au contrôleur et l'hémoglobine qui gouttait du pan de ma veste.

Le SAMU est efficace, même trop tard.

La petite fille me touche la main et murmure : « *il est encore chaud* », comme si j'allais quitter une grasse matinée plutôt qu'un maigre destin.

Le gars, dont le pantalon de toile est maculé de mon sang, franchit la porte coulissante, les mains rougies, menottées dans le dos. Je pourrais être lui... Et lui... moi.

Il suffisait sans doute que nous échangions nos trains de vie, quelque part, plus tôt, plus prudemment.

Il voulait mon portefeuille. Mais je tressaute, quand je dors. Il a pris peur, son couteau s'est enfoncé presque par hasard, droit dans mon cœur, qui, de toute façon, ne valait pas grand chose. Quelle idée de s'enfermer dans les WC pour échapper aux uniformes !

Un halo de lumière inonde le bout du couloir et m'appelle en silence.

La petite fille me touche la joue et, confuse, ajoute : « *on dirait qu'il rêve* ».

J'aurai du prendre l'autre train, sur le quai.

1611 mots utilisés, titre compris